

Lettres québécoises
La revue de l'actualité littéraire



L'espace de l'ambiguïté

Marcel Bélanger, *Orf Effendi, chroniqueur*, Montréal, l'Hexagone, 1995, 272 p., 24,95 \$.

Francine Bordeleau

Numéro 81, printemps 1996

URI : <https://id.erudit.org/iderudit/38819ac>

[Aller au sommaire du numéro](#)

Éditeur(s)

Productions Valmont

ISSN

0382-084X (imprimé)

1923-239X (numérique)

[Découvrir la revue](#)

Citer ce compte rendu

Bordeleau, F. (1996). Compte rendu de [L'espace de l'ambiguïté / Marcel Bélanger, *Orf Effendi, chroniqueur*, Montréal, l'Hexagone, 1995, 272 p., 24,95 \$.] *Lettres québécoises*, (81), 26–26.

L'espace de l'ambiguïté

Un narrateur à l'identité floue déambule dans un monde archaïque et totalitaire. À partir de cette trame, Marcel Bélanger élabore un récit insolite et suprêmement intéressant.

ROMAN
Francine Bordeleau

EN 1991, JUSTE QUAND PARAÎSSAIT *La dérive et la chute*, un premier roman qu'avaient précédé plusieurs recueils de poésie, Marcel Bélanger s'éclipsait en Tunisie. Et c'est peut-être là qu'il s'est pris d'engouement pour ce mot d'origine turque, *effendi*, qui sert de patronyme au narrateur de son second roman. Narrateur qui, au fait, est affublé d'un nom changeant : Orf Effendi devient en effet, au cours du récit, Carl Orf Oeffendi, puis Carlof Oeffendi (mais ces presque homonymes désignent-ils bien la même personne ? L'auteur, en tout cas, se fera fort d'entretenir là-dessus une belle ambiguïté). Aussi pensera-t-on d'entrée que Carl Orff, le compositeur de *Carmina Burana*, sert au moins de figure emblématique, mais il semble qu'à cet égard Orphée, le dieu musicien revenu des Enfers, constitue une piste plus significative.

Orf Effendi, donc, exerce la fonction de chroniqueur, à une époque et dans un pays indéterminés bien que l'auteur parle de la « Grande Noircœur » et de la loi du Cadenas, et fasse allusion à des lieux comme Berthier — ici appelée « Berth » —, la ville où il est né et où il a grandi, Oka — « Okai » — et Anticosti — « Costi » —, notamment. Si on reconnaît à ce récit des références au Québec duplessiste, les paysages et les ambiances évoquent davantage une contrée étrange et sinistre, désolée, appartenant à quelque obscur Moyen Âge (mais il serait peut-être plus juste de dire que l'auteur emprunte à plusieurs époques), voire à une sorte de « nuit des temps ». Dans la capitale entourée de murailles fortifiées comme dans les régions isolées, les individus n'échappent pas au contrôle d'un gouvernement anonyme et tout-puissant, d'un « organisme suprême, dont nul ne pourrait décrire avec exactitude la composition ni les rouages » : la « Katura », qui n'est pas sans rappeler le gouvernement de 1984, de George Orwell.

Langage et identité

Le chroniqueur Orf Effendi s'emploie à dresser l'état des lieux, à décrire le fonctionnement d'un monde qui possède certaines des caractéristiques de l'utopie totalitaire.

Mais le chroniqueur est un dissident, pourrait-on dire. En porte-à-faux avec ce monde que des gouvernants abstraits, à la fois dictateurs et technocrates, ont dépossédé de son Histoire, de sa mémoire, de son langage. Et les textes d'Orf Effendi ressemblent moins à des chroniques qu'à des bribes de journal intime où un *je* — un *je* interdit, faudrait-il préciser : car la parole du chroniqueur doit être neutre, se confondre au *nous* collectif — tente de définir son identité. Les titres de ces pages,

« Moi par Moi » et « Épars moi », annoncent d'ailleurs on ne peut plus clairement le programme...

Toutefois l'identité, chez Marcel Bélanger, est chose fuyante et ambiguë, comme le suggère justement cet « Épars moi ». Volontiers morcelé, le moi se démultiplie, et peut-être trouvera-t-on là, dans cet inévitable démembrement du moi, le sens profond de la déformation du nom du chroniqueur-narrateur (Orf Effendi, Carl Orf Oeffendi, Carlof Oeffendi) en tentant d'inventer sa propre langue.

Telle est la voie qu'empruntera Orf Effendi. Aussi le texte de Bélanger est-il riche en allitérations, en jeux de sonorité, en niveaux de langage, en métaphores : « les affres de l'affût », la « blanche euphorie des fluides, la blancheur d'une infinie parenthèse qui sans cesse s'ouvrirait sur autre chose »... Du coup, les mots donnent accès à un sens foisonnant et insoupçonné où les repères traditionnels s'estompent, où les frontières entre la prose et la poésie s'abolissent.

C'est donc à défaut d'autre vocable qu'on appellera « roman » le livre hybride de Marcel Bélanger. Livre hybride non seulement parce qu'il se présente comme un regroupement de divers fragments, mais aussi et surtout parce qu'il emprunte à plusieurs genres : s'y côtoient en effet la forme autobiographique et la chronique, des éléments de critique sociale et le poétique, le roman et l'essai, l'Histoire et la fiction pure, l'aphorisme... L'auteur adopte même différents styles, empruntant ici le ton compassé du préfacier de province, versant là dans un délire langagier, et ailleurs nous entraînant dans un monde onirique, quasiment mythique.

Orf Effendi, chroniqueur appartient en somme à la famille des récits complexes et singuliers. La construction en est savamment étudiée, son écriture polysémique est d'une immense richesse, et tout indique que nous sommes ici en présence d'un texte longuement mûri qui d'ailleurs s'inscrit dans la cohérence d'une œuvre. Ce roman-ci constitue en effet une manière de suite thématique au roman précédent, *La dérive et la chute*, et n'est pas sans parenté avec des recueils comme *L'espace de la disparition* et *D'où surgit*, parus respectivement en 1990 et en 1994 : tous livres qui questionnent le langage, la représentation et le réel. Fiction atypique et éclatée, *Orf Effendi, chroniqueur* offre à ce questionnement la seule réponse qui soit possible à l'écrivain : l'inachevé, le relatif, l'ambiguïté même.



Marcel Bélanger